

LE CLOCHER

C'était à la fin de décembre, dit le père La Chouette; seulement, cette année-là, c'était 70, la terrible année quand tout nous en voulait, le temps comme les hommes. Il faisait si froid que tout l'air semblait pris, immobile et figé, et la neige couvrait les routes du bois, la neige qui rend tout un pays blanc et muet.

Les Prussiens n'étaient pas encore venus à Saint-Martin, mais on les sentait s'avancer à travers la forêt: trois jours auparavant nous avions entendu au loin, deux coups sourds qui avaient roulé jusqu'à nous et nous avions compris qu'on venait de faire sauter les ponts. Depuis, nous étions sans nouvelles; les communications avec Evreu étaient coupées; c'était terrible, ce silence qui nous séparait du monde, qui murait le village comme dans un cachot. D'autant plus terrible qu'il y avait quelque chose derrière lui.

La compagnie du 202 qui était en grand garde chez nous n'avait plus d'ordres et le capitaine Bougeard nous dit enfin, sur le coup de quatre heures, la nuit commençant à tomber:

—Je ne veux pas rester ici; je risquerai de me faire enlever avec mes hommes sans pouvoir même tirer un coup de fusil: le village est dans un trou; impossible de le défendre. Je vais aller m'établir sur la côte de Guirandières et de là, je tâcherai de reprendre contact avec ma brigade.

Il me tira à part parce qu'il me connaissait et qu'il savait que j'étais un vieux soldat.

—Ils ne sont pas fâchés de me voir partir, me souffla-t-il en montrant les notables qui causaient en groupes, et, au fond, ils ont un peu raison. Tout ce qu'ils gagneraient à ce que je reste, c'est une contribution plus forte et peut-être le feu à leurs baraques, mais vous, père La Chouette, vous allez me rendre un service: les Prussiens arrivent ici, trouvez un moyen de me prévenir. Un gamin passe partout; un coup de fusil s'entend au loin, une cloche peut sonner par hasard; j'aurai l'oreille au guet et je saurai ce que ça veut dire.

Je lui promis ce qu'il voulait et ils allongèrent le pas dans la rue du village, en retrait, sous la nuit blanchâtre. Quand je vis disparaître le dernier pantalon rouge, il me sembla que nous n'étions plus en France.

J'étais rentré chez moi et je venais de décrocher la marmite pour tremper ma soupe; tout d'un coup j'entends dehors une course, un galop, rapide, des sabots de chevaux frappant dans la neige. Je me baisse pour regarder sous mon volet et je vois quatre grands diables de uhlands arrêtés; la blancheur du sol éclairait la nuit, d'en dessous, de façon qu'on devinait seulement, au-dessus des chevaux maigres qui tendaient le cou, des torses dressés, et, derrière eux, des traits fins et noirs; les lances de ces gueux.

Soudain ils détalèrent, retransversant ventre à terre le village, et une demi-heure après nous étions envahis silencieusement, sans un cri, sans un commandement un peu haut, comme par des régiments d'ombres.

Je me dis aussitôt que si le capitaine Bougeard n'était pas prévenu il allait rappliquer dans le village le lendemain matin et se faire massacrer avec sa compagnie. Ils étaient bien une division et il en arri-

vait toujours. On entendait le son gras des roues des canons dans la boue. De rejoindre le capitaine, moi, il n'y avait pas à y penser; quinze jours avant je m'étais foulé un pied en rentrant mon bois, et je n'étais déjà plus jeune dans ce temps-là. C'est tout au plus si je pouvais me traîner un peu avec ma canne. Un gamin..... Où en trouver un à cette heure et dans ce moment? Un homme..... Il risquait de se faire fusiller s'il était pris.

Alors je pensai à mon métier de sonneur et que ce n'était pas pour rien que nous avions une belle cloche qui s'entendait au moins à trois lieues à la ronde.

Je mis ma casaque en peau de bique et je sortis. J'avais mon idée.

Dehors, la rue était pleine de troupes, de chevaux, de fourgons. Ils n'avaient pas allumé de feux et, à chaque bout du village, il y avait des postes qui empêchaient tout le monde de sortir. Evidemment, ils machinaient un mauvais coup et tout de suite j'eus la pensée que nous devions avoir un corps de troupes pas loin et qu'ils voulaient tomber dessus à la sournoise, comme c'était leur habitude.

—Minute! que je me dis! il ne faut pas la faire au père La Chouette, celle-là!

Je m'en vais dans la rue sans avoir l'air de rien; ils voyaient un vieux qui traînait la jambe, ils ne faisaient seulement pas attention à moi. J'avais la clef de l'église; bon, j'y entre et je referme. Tout allait bien. La corde, descendant du beffroi, pendait toute raide, je n'avais qu'à tirer. Mais je fis une réflexion que, quand je me mettrais à sonner, ils enfonceraient la porte et qu'ils pourraient me faire taire avant que les autres m'aient entendu.

Donc je tournai le petit escalier et je me trouvai dans l'orgue; là encore, j'étais trop près. Ma foi, je me décidai à monter jusqu'en haut, malgré ma jambe. Ce n'était pas facile, vu qu'après la galerie du jubé l'escalier cessait et qu'on était obligé de grimper d'échelle en échelle jusqu'à l'empoutrière. Encore fallait-il connaître le clocher comme moi pour s'y hasarder, de nuit surtout, car, par endroits, il n'y avait que des crampons de fer ou des encoches taillées dans la charpente pour poser les pieds.

Hardi! Je me hisse plutôt avec les bras, les cuisses, les genoux,—mon diable de talon me faisait encore mal,—j'arrive en haut, tout en haut, je tâte ma cloche, ma grosse bonne cloche qui semblait frémir déjà sous ma main. Sans m'arrêter pour souffler, je tire le battant d'un bon coup, et voilà de gros bouillons d'ondes de bronze qui remplissent la cage, fuient par les rayères, nagent dans l'air; un autre coup, puis après, sans cesser, le tintement haletant du tocsin: Ting, ting, ting! emplissant mes oreilles et ma tête de bourdonnements fous, frappant au loin le silence, éveillant le sommeil de toute la forêt.

On se réveillait aussi dans le village; malgré ma cloche, j'entendais courir, puis on cogna à la porte de l'église, un coup de soulier ferré qui retentit. Et une voix, d'en bas cria: —Voulez-vous bien finir! En voilà des manières de sonner comme ça!

Ting, Ting, Ting, Ting!..... Alors, j'entends un fritt qui passe dans l'air, un sifflement vif, puis des détonations sèches. On tire sur moi.

Ting, Ting, Ting! Un fracas de bois qu'on déchire, d'ais enfoncés, de planches ferrées tombant sur des

dalles; le portail est à bas, des pas sonnent dans la nef, dans l'escalier du jubé, des voix montent dans le clocher.

—Veux-tu descendre tout de suite; "schweinpelz"!—Attends un peu!

Ils grimpent! D'un mouvement de fièvre, je tire le battant qui toujours refournit au vent des vibrations neuves: je les sens qui s'envolent pardessus les arbres, prennent le chemin des nuages: elles se posent sur d'autres clochers. car voilà que du côté de Saint-Leu, le bronze sonne, du côté de Morgny aussi. Au loin, la petite cloche d'Azay le tocsin se propage comme une flamme d'incendie: Ting, ting, ting. Les voilà dans la travée.

Sous les voûtes de l'église, les explosions des fusils sont terribles, retentissent avec un bruit de tonnerre; maintenant les balles sous mes pieds s'enforcent dans les madriers massifs; on dirait des clous qu'on entasse à coups de marteau; d'autres carambolent dans l'enchevêtrement des chevrons; une frappe ma cloche, l'entame la fait tinter d'une clameur lamentable, blessée. Mais une voix impérieuse s'élève:

—Genugh! Genugh! Je comprends que ça veut dire assez, car le feu cesse et la voix brève donne en allemand un ordre. Je vois un des soldats qui pose son fusil, regarde en l'air, comme pour mesurer la hauteur, empoigne les échelons et lentement, sûrement se hisse.

A ce moment, la neige tombait en masses molles, en touffes lentes, régulières, d'un mouvement qui semblait éternel. Elle s'entassait sur les poutres de peluche glaciale, faisait des grands arbalétriers du faitage des mats de cocagne savonneux et glissants, et je compris soudain que c'était d'elle, la bonne neige, que me viendrait le salut, car je sentais déjà les mains de l'Allemand sur mes épaules.

Il montait prudemment pesamment, tâtant chaque échelon: de temps en temps il renversait la tête pour me voir et je distinguais sa figure, une face douce et réfléchie de grand blond, avec de gros yeux clairs; le visage d'un homme au fond. Mais comme je le haïssais à ce moment-là! car je comprenais bien que malgré tout il m'atteindrait à la fin. Quand il fut aux crampons, il hésita, le fer glacé devait brûler ses pauvres nues: la tête devait lui tourner de ne voir que dalle noir sous du noir ses pieds et au-dessus de lui, flocons en raies blanches tombant pressés et silencieux. Tout d'un coup les clous de ses soulières grincèrent et il lâcha les deux mains à la fois. Je le vis couler, disparaître dans le trou de nuit sous moi; j'entendis le choc mat et plaintif de son corps contre les charpentes; il dut rebondir sur la balustrade du jubé, tomber dans la nef où cela fit comme l'écrasement d'un sac mouillé sur les dalles.

Toutes les cloches au loin tintaient les coups réguliers et fiévreux du tocsin. Et ce bruit, qui toujours semble grandir finissait par emplir l'entendement, de venir unique, immense, épouvantable.

A la longue, il se fit une déchirure grisâtre dans le ciel, puis, tout doucement, un peu de clarté cendreuse se dispersait, avec toutes les têtes levées en l'air, pendant qu'un peloton entassait de la paille et des bûches sous le porche pour m'enfumer comme un renard.

Tout d'un coup, au bout de la grand-rue, une fusillade pétilla et j'entendis les gais et chers clairons français: les Allemands couraient aux armes; surpris, en désordre...

Il a fallu me descendre à

l'aide d'une poulie, après un travail du diable et jamais je n'ai pu comprendre par quelle, extraordinaire puissance j'avais pu grimper jusque là-haut cette nuit-là.

AU BAL.

(DIALOGUE ENTRE DEUX MESSIEURS)

Premier monsieur (depuis dix minutes il se tient dans l'embrasure d'une porte et essaie de se donner une contenance. Il caresse ses gants; relève sa monstache, cela son mou gilet, contemple le bout de ses escarpins, et finalement adresse la parole à un monsieur qu'il ne connaît pas et qui à l'air de s'ennuyer)—Il fait bien chaud ce soir, monsieur.

Second monsieur.—Oui, en vérité, il fait chaud.

Premier monsieur.—Forcé d'être ici également? Vous n'avez pas pu refuser.

Second monsieur.—Naturellement, je dois assister au bal.

Premier monsieur.—Moi, c'est la première fois que je viens ici. Pas gaies, hein, ces machinettes-là?

Second monsieur.—Vous avez bien raison.

Premier monsieur.—Ce bal est aussi ennuyeux que les autres. Toujours la même chose, voyez vous. On étouffe dans ce salon: ça sent la poudre de riz, la patchouli, le musc. Vous êtes obligé de faire valser des jeunes filles qui baissent les yeux et ne disent rien, ou des dames mûres qui causent trop. On vous marche sur les pieds, vous mouillez votre chemise, et si vous voulez vous reconforter, et bien, entre nous, je vous conseille de ne pas aller au buffet. Les sandwiches d'antiquité, les glaces sont chaudes, le champagne est de marque douteuse, et puis, impossible de se faire servir. On a dû faire le mot aux domestiques.

Second monsieur.—Vous croyez?

Premier monsieur.—J'en suis certain... Voyez donc ce vieux monsieur chauve qui fait le beau. Il a le crâne complètement nu, c'est indécent. Il devrait se payer une réchauffante.

Second monsieur.—Comment une réchauffante?

Premier monsieur.—Oui, une perruque, si vous aimez mieux. Tenez, regardez donc cette petite femme brune beaucoup trop décolletée, qui cause avec tous les messieurs: c'est elle qui donne la soirée; c'est la maîtresse de la maison. Je la plains; se donner tant de peine pour arriver à de si mauvais résultats; car il n'y a pas à dire, sinistre, on se croirait à la morgue. Cependant, elle a l'air de s'amuser: elle rit tout le temps et ouvre la bouche afin de bien montrer ses dents. Sont-elles bien toutes à elle?

Second monsieur.—J'en réponds.

Premier monsieur.—Vous la connaissez donc bien intimement?

Second monsieur.—Mais c'est ma femme, monsieur.

KICK.

DU SOIN DES PIQUETS DE CLOTURE

On doit carboniser ou badi-geonner de goudron [coal tar] la partie de la pointe des piquets de clôture qui doit se trouver dans la terre. Cela les empêche de pourrir.

COMMENT LABOURER AU PRINTEMPS

Pour la culture des racines, le labour du printemps doit être en travers du labour d'automne. C'est une bonne pratique recommandée par un bon cultivateur,

CHEAPEST AND BEST CHAIRS

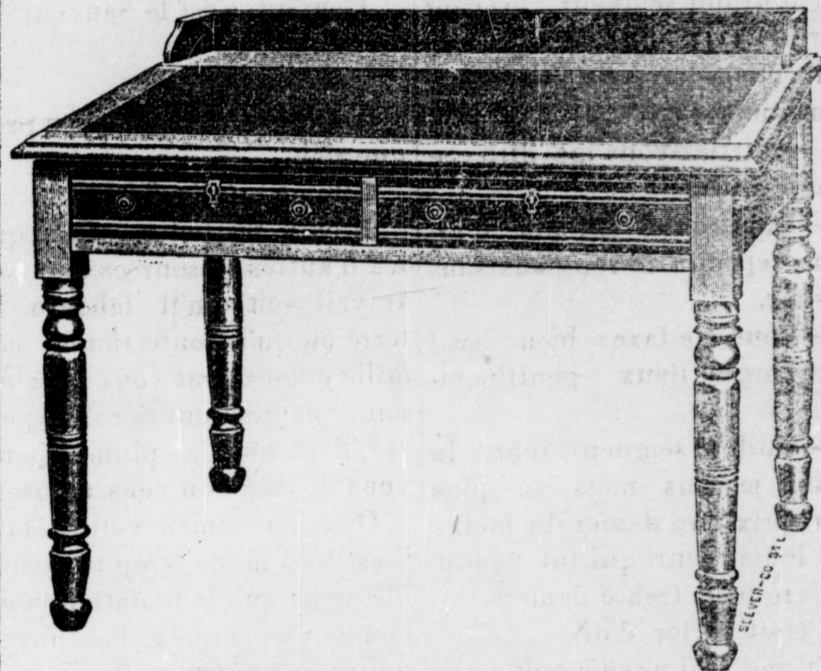
—IN— P. E. I.

—X— Make— them ourse'ves

—X— WRITE FOR CUTS AND PRICES.



SCHOOL FURNITURE GOOD, STRONG & CHEAP



MARK WRIGHT & CO., Charlottetown.

WRITE FOR PRICES. Jan. 16 '96

SI VOUS VOUS PROPOSEZ

Le matin d'aller en ville pour y acheter des marchandises, il est assez probable que vous rassembleriez la famille la veille, et que vous passerez en revue les différents magasins et leurs prix, tout en prenant compte des marchandises que vous prétendez acheter.

NOUS AVONS MONTRE AU PUBLIC

que nous vendons à meilleur marché que qui que ce soit, vu que nous vendons aux prix coûtants afin de nous retirer du commerce en Détails.

AINSI SI VOUS VOULEZ

acheter au magasin où vous pourrez retirer le plus grand profit pour votre argent, ne manquez pas d'aller voir

D. ROGERS ET FILS

Summerside, 13 Fev. 1896.

BIG CLEARANCE SALE AT ALBERTON

As I intend winding up my business in Alberton next fall and travel for a wholesale house, I will sell out my

LARGE STOCK OF MERCHANDISES

et cost and charges for cash or approved credit. Until next november 1 will also have an

AUCTION SALE

every saturday afternoon, commencing at 2 O'clock P. M. Any one wishing to buy out my stock or part of it can rent my store. I have a Branch store at Campbellton which will be kept running as long as it will pay, by Mr Morris O'Hallaron of hat place—

The Auction sale will be for cash only. So bring it along and get Bargains

THOMAS WILKINSON ----- ALBERTON

JOSEPH GALLANT

—NEGOCIANT EN—

MARCHANDISES SECHES, GROCERIES, BOIS, CHARBON, PRODUITS DE TOUTES SORTES.

RUSTICOVILLE I P E

Jan. 16 '96